

Le photographe Jean-Pierre Sudre, l'âme secrète de l'industrie

EN PHOTOS — Chaque semaine, focus sur un ou une photographe. Attiré par le cinéma, Jean-Pierre Sudre a fait de la matière un objet d'art. Avec ses clichés au cœur des usines, où humains et machines cohabitent, il livra un regard singulier sur le progrès.

Par Laurent Rigoulet

Réservé aux abonnés

Publié le 06 octobre 2025 à 18h15 | Mis à jour le 07 octobre 2025 à 10h40



Lire dans l'application



Dans les usines de la marque d'électroménager Arthur Martin, vers 1963. Photo Jean-Pierre Sudre

Ceux qui ont la mémoire longue diront de Jean-Pierre Sudre, disparu en 1997, qu'il était un agitateur. Discret mais résolu. Un photographe qui voulait si peu entrer dans le moule qu'il en était venu à créer une forme de « *photographie sans appareil* », manipulations en chambre noire, explorations abstraites et novatrices de la matière qui firent sa réputation sur le marché de l'art. Il les accompagnait de solides manifestes pour défendre une photographie avant-gardiste, détachée du réel quand fleurissaient les grands reportages. « *Aucune de ses images ne relève de ce qu'il est commun d'appeler, depuis Henri Cartier Bresson, "l'instant décisif"* », écrit Jean Deilhes, dans le livre qui lui est consacré cet automne. *Sa photographie reste opiniâtrement indifférente au temps, à sa succession et à son déroulement.* »

curieux, avait tout pour réussir dans la presse. Pendant la guerre, il était assistant-reporter et laborantin au quotidien *Le journal*, mais l'activité lui sembla plate, limitée ou vulgaire et il intégra la première promotion de L'Idhec, école de cinéma où Alain Resnais se forma en même temps que lui aux techniques de l'image et de l'imagination. Cette fois c'est le métier qui ne voulut pas de Sudre et de son pur esprit. « *Pourquoi n'ai-je pas fait de cinéma*, disait-il. *Parce que je suis tombé...* »

**Ses clichés de “la vie
silencieuse de l’industrie”,
rassemblés aujourd’hui, sont les
empreintes mélancoliques d’un
“monde meilleur” qui ne flamba
qu’un temps.**

Son chemin s'est ainsi fermement tracé dans les marges. Marqué par les natures mortes d'André Kertész ou Emmanuel Sougez, il mène leur travail vers d'autres rives, donnant aux textures une présence fantastique, la moisissure des fruits comme l'écaille des murs. Il invente aussi des galaxies chimériques mais, pour soutenir financièrement sa liberté artistique, il se choisit une spécialité où sa fascination pour les expériences de laborantin croise les explorations du monde moderne. Dans les décennies de l'immédiat après-guerre, les pontes de l'industrie française veulent soigner leur image de pionniers du progrès en faisant photographier leurs usines par des artistes réputés. Jean-Pierre Sudre y voit un filon sûr, ainsi qu'une nouvelle ligne de fuite vers l'abstraction et les rêveries expérimentales.

Engagé par les entreprises

temps et qui portait en lui toute la puissance de sa détresse. Sous les arcs de néon, les ouvrières (surtout des ouvrières) et les ouvriers sont enfermés dans la précision de leurs gestes. La composition des cadres, la clarté des traits de lumière accentuent leur solitude face aux machines, aux appareils, aux outils et aux câbles proliférants. Leurs visages sont atones, leur concentration extrême semble les vider de leur sang.

Très apprécié des capitaines d'industrie pour la pureté picturale de son travail, Jean-Pierre Sudre s'est vu invité partout, dans le périmètre des raffineries de BP ou dans ceux du centre atomique de Saclay. Son travail s'effectuait sous le contrôle des entreprises et des institutions qui ne montraient que ce qu'elles voulaient mais l'époque était faite d'élan, toute entière tournée vers l'avenir, l'œil du photographe les flattait. Ils se retrouvaient dans son goût pour la netteté des matières et leurs reflets, les enchevêtrements de poutres et de cylindres de fer lancés vers le ciel. Ses images ont beaucoup voyagé, jusqu'à se détacher peu à peu de leur époque et donner à voir l'envers du progrès, le cauchemar en pleine lumière, comme chez Stanley Kubrick ou Jacques Tati.



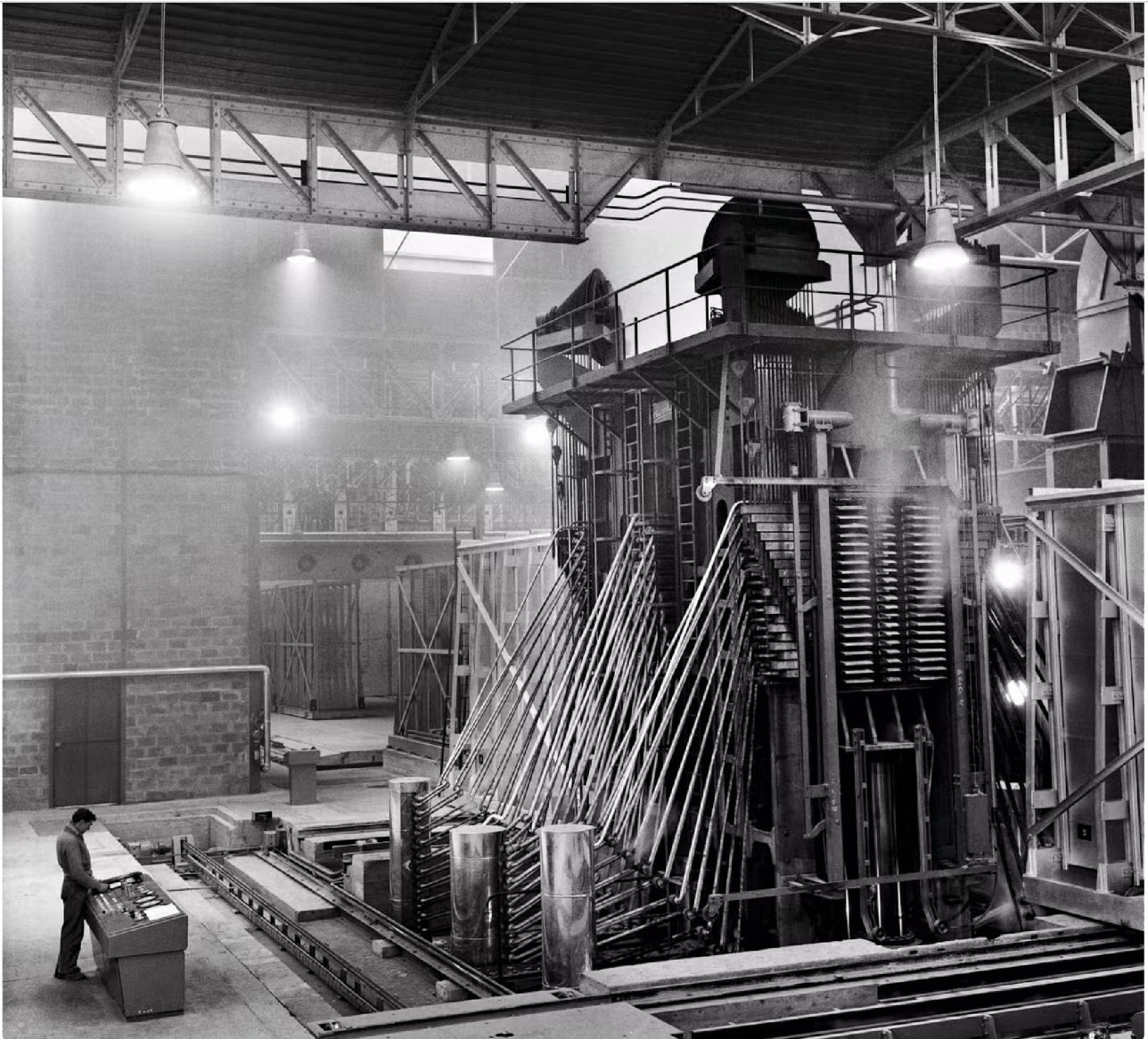
Prise de vue dans une usine Lefebvre (sidérurgie) pour le groupe Réalités, dans les années 1950.
Photo Jean-Pierre Sudre



Chez le fabricant Tubauto, le 1er octobre 1965. Photo Jean-Pierre Sudre



Dans une usine Languedoc, vers 1964. Photo Jean-Pierre Sudre



Usine de panneaux de fibres de bois Isorel, à Saint-Dizier, dans les années 1960. Photo Jean-Pierre Sudre



L'entreprise Ateliers de construction de motocycles et automobiles (ACMA), autour de 1957-1958. Ici, une chaîne de soudeurs électriques spécialisés dans la fabrication de la Vespa 400 pour Piaggio. Photo Jean-Pierre Sudre



Dans les Ateliers de Construction de Motocycles et Automobiles, autour de 1957-1958, une ouvrière travaille à la fabrication de la Vespa 400 pour Piaggio. Photo Jean-Pierre Sudre



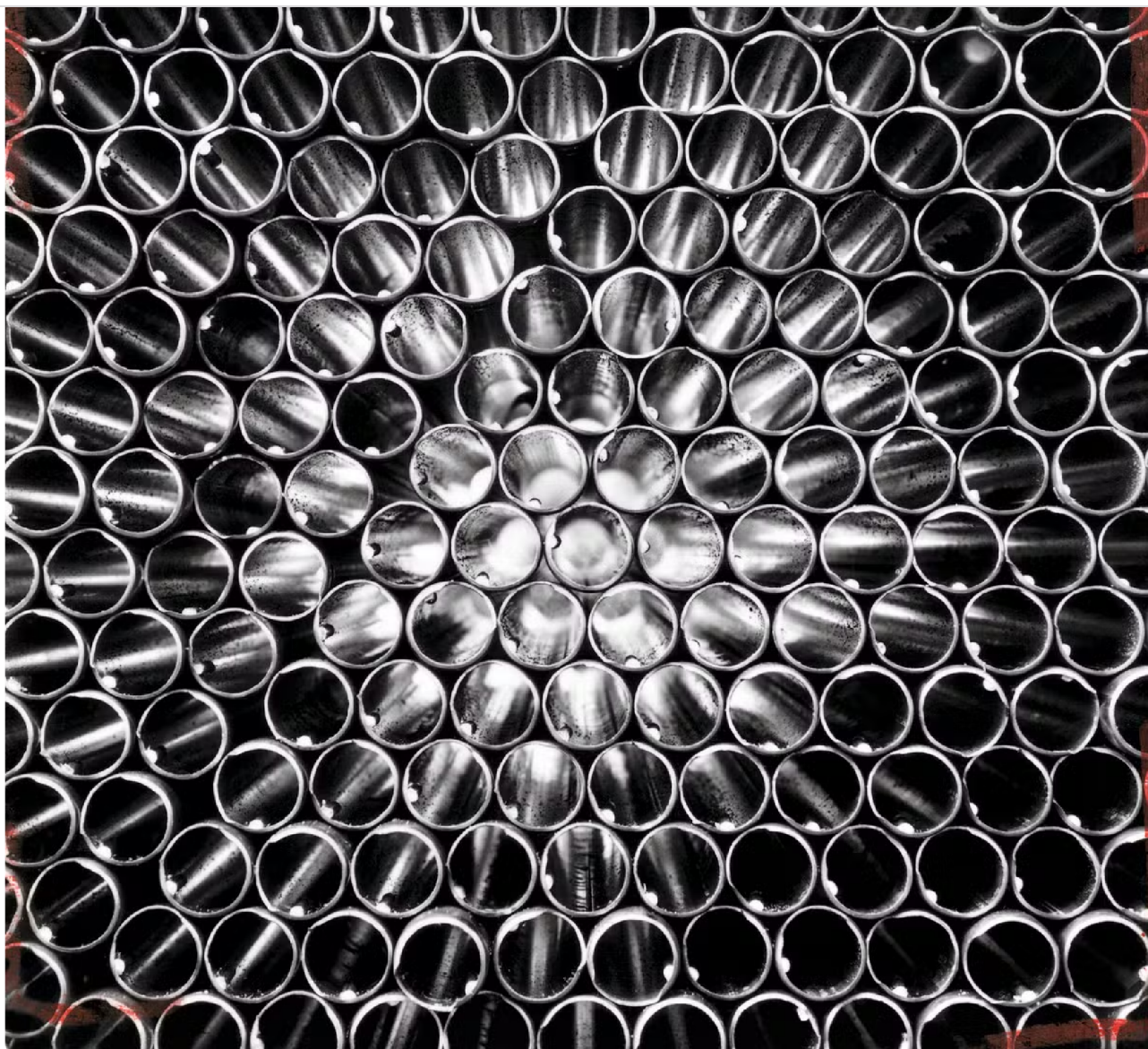
Commissariat à l'énergie atomique et aux énergies alternatives (CEA) à Saclay, autour de 1956-1957.
Photo Jean-Pierre Sudre



Commissariat à l'énergie atomique et aux énergies alternatives, à Saclay, le 23 avril 1964. Photo Jean-Pierre Sudre



Dans le laboratoire du Centre d'études nucléaires de Saclay au commissariat à l'énergie atomique (CEA), autour de 1961-1965. Photo Jean-Pierre Sudre



Dans une usine Peugeot à Belfort, en 1967. Photo Jean-Pierre Sudre



Une usine BP à Dunkerque, vers 1960-1965. Photo Jean-Pierre Sudre



La Vie silencieuse de l'industrie, Le Bec en l'air, 144 p., 45 €.